

LES CONFÉRENCES DE GEORGES BERNANOS DANS LE CANTON DE NEUCHÂTEL

Exilé au Brésil avec sa famille pendant la guerre, Bernanos (1888-1948) rentre en France à la Libération, en juin 1945. Il cherche aussitôt à se loger dans un endroit où il puisse écrire en toute tranquillité et s'établira successivement à Avallon, puis dans le Midi, à Briasq près de Sisteron et à Bandol. Il doit aussi reprendre peu à peu contact avec les milieux littéraires et politiques. Mais il éprouve un profond sentiment de solitude, il est angoissé, déçu par la situation dans laquelle il retrouve son pays.

A court d'argent il multiplie les activités journalistiques, avec le talent de polémiste qu'on lui connaît, et il renoue avec le métier de conférencier assurément plus lucratif. En juin 1946, une tournée l'emmène pour trois semaines au Maroc et en Tunisie. Un peu plus tard, le 12 septembre, il est l'hôte des Rencontres internationales de Genève, consacrées à «l'esprit européen», où son intervention est très remarquée. Avant de partir à fin novembre pour trois conférences en Belgique (à Bruxelles, Anvers et Liège), il s'installe brièvement à Thoisy, en Touraine, et à son retour pour quelques mois dans un modeste hôtel parisien, seul avec son épouse.

Désireux de retourner vivre dans le Sud ou au Maghreb, il espère donner une cinquantaine de conférences en France pour financer cette nouvelle migration. Mais c'est en Suisse qu'elles vont se dérouler, au nombre de quatorze seulement, au début de 1947. Il les doit à son ami le professeur et critique littéraire Albert Béguin¹, avec l'appui d'Henri Guillemin², attaché culturel de l'ambassade de France à Berne depuis 1945. En voici le programme : samedi 18 janvier, Lausanne ; lundi 20, Fribourg ; mardi 21, Le Locle ; mercredi 22, Couvet ; jeudi 23, Ecole polytechnique de Zurich ; vendredi 24, La Chaux-de-Fonds ; samedi 25, Genève ; lundi 27, Porrentruy ; mardi 28, Neuchâtel ; mercredi 29, Bienne ; jeudi 30, Berne ; vendredi 31, Sion ; samedi 1^{er} février, Montreux ; lundi 3, Sanatorium universitaire de Leysin. Le sujet est le même partout : «La liberté, pour quoi faire ? »³

Albert Béguin et Henri Guillemin sont des amis de longue date. C'est d'ailleurs Guillemin qui remet le ruban de Chevalier de la Légion d'honneur à Béguin le 28 mai 1946 à Bâle⁴. En outre tous deux connaissent Bernanos :

¹ Voir Martine NOIRJEAN DE CEUNINCK, «Albert Béguin», dans *Biographies neuchâteloises*, sous la direction de Michel SCHLUP, t. 4, 1900-1950, Hauterive-Neuchâtel, 2005, pp. 21-26.

² Voir Jacques RAMSEYER, «Henri Guillemin», dans *Biographies neuchâteloises*, t. 5, De 1950 au seuil du XXI^e siècle, 2008, pp. 151-156.

³ Sur les années 1945 à fin 1947, voir la biographie de François ANGELIER, *Georges Bernanos. La colère et la grâce*, Paris, 2021, pp. 477-513.

⁴ Voir Martine NOIRJEAN DE CEUNINCK, «Albert Béguin et Henri Guillemin : une amitié épistolaire», dans COLLECTIF, *De l'Amitié. Hommage à Albert Béguin (1901-1957)*, Université de Neuchâtel et Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds, 2001, pp. 261-281.

Béguin a correspondu avec lui pendant la guerre avant de le rencontrer pour la première fois au début de 1946; Guillemain a échangé avec lui en 1938 à propos des *Grands cimetières sous la lune* et l'a vu à plusieurs reprises à partir de l'automne 1946 dans le cadre de ses fonctions diplomatiques⁵.

Depuis les années 1930, l'invitation d'écrivains, aspect important de la présence culturelle française en Suisse, passe par un réseau très actif qui en détient quasiment le monopole: l'Association suisse des conférences de langue française. Fondée en 1932 à Berne, elle joue un rôle fédérateur en disposant de relais dans tout le pays. Son but est de proposer à ses sociétaires des conférenciers de valeur, pour autant qu'ils soient reçus dans plusieurs localités sur une période restreinte. Longtemps proche des milieux maurassiens et vichystes, elle est encore complaisante envers l'extrême droite après la guerre⁶. Soucieux de ne pas perdre de temps, Albert Béguin et Henri Guillemain, tous deux catholiques mais républicains, ne peuvent guère l'éviter pour faire venir Bernanos, d'autant qu'ils ont déjà eu recours à ses services, Béguin quand il enseignait à l'Université de Bâle (1937-1945), Guillemain depuis 1939 afin d'être invité à parler en Suisse⁷. Si quatre conférences sur quatorze vont avoir lieu dans le canton de Neuchâtel, c'est parce que l'Association y est bien implantée, les organisateurs étant tous des sociétaires.

A cela s'ajoute que Béguin et Guillemain sont des Neuchâtelois, d'origine pour l'un, d'adoption pour l'autre. Natif de La Chaux-de-Fonds, où il a vécu jusqu'à son baccalauréat, Béguin est resté attaché à sa ville et compte des amis ou connaissances dans le canton. Depuis 1942 *Les Cahiers du Rhône*, qu'il a créés, sont publiés par Hermann Hauser aux Editions de la Baconnière à Boudry, afin de soutenir les écrivains français exilés ou muselés par l'Occupation allemande⁸. En 1942 également Guillemain, qui s'estime menacé par les milieux collaborationnistes et antisémites, mais qui a aussi besoin d'argent, s'exile en Suisse et s'établit à Neuchâtel où il va demeurer jusqu'à la fin de sa vie ou presque. Il s'intègre bien dans le milieu local et déploie aussitôt une intense activité: d'innombrables tournées de conférences, des cours dans les quatre universités romandes, des articles dans le

⁵ Voir François ANGELIER, *Georges Bernanos...*, pp. 495-496. Henri GUILLEMIN, *Regards sur Bernanos*, Paris, 1976, pp. 152, 157 et 372; *Parcours*, Paris, 1989, pp. 42-43, 115-118 et 123-124.

⁶ Voir Claude HAUSER, «Un réseau intellectuel franco-suisse en action sous Vichy: l'Association suisse des conférenciers [sic] de langue française», *Relations internationales* 97, 1999, pp. 39-53; et Hervé GULLOTTI, «Présence culturelle française en Suisse. L'exemple de l'Association suisse des conférences de langue française (1930-1950)», *Relations internationales* 113, 2003, pp. 9-26.

⁷ Voir Hervé GULLOTTI, «Des amitiés françaises d'Albert Béguin: émergence et évolution», dans *De l'Amitié...*, pp. 149 sqq.; et Claude HAUSER, «Un réseau intellectuel...», pp. 47 sqq.

⁸ Voir Alain CLAVIEN, Hervé GULLOTTI et Pierre MARTI, «*La province n'est plus la province*». *Les relations culturelles franco-suisse à l'épreuve de la Seconde Guerre mondiale (1935-1950)*, Lausanne, 2003, pp. 195-206.

Journal de Genève et la *Gazette de Lausanne*, ou encore la collaboration avec une maison d'édition⁹. Tous deux peuvent donc compter sur leurs réseaux.

Bernanos avait l'intention de publier les textes des conférences qu'il a prononcées entre l'automne 1946 et l'automne 1947, projet inabouti en raison de la maladie qui devait l'emporter en juillet 1948. Albert Béguin est parvenu à en réunir cinq et a pris « La liberté, pour quoi faire ? » comme titre générique de ce livre posthume. Quant à la conférence elle-même, faite en Suisse, elle y figure en deuxième place. La version qui en est donnée résulte d'un montage, car l'écrivain la remaniait et la récrivait de jour en jour, y insérant volontiers des apostrophes à ses auditeurs. Elle porte en épigraphe :

« La liberté, pour quoi faire ? On dirait aussi bien : la France, pour quoi faire ? Pour quoi faire, la Suisse ? L'Europe, pour quoi faire ? La civilisation, pour quoi faire ? Et résumant tout d'un seul mot : l'homme, pour quoi faire ?

Suisse, janvier 1947 »¹⁰

Il n'est pas inutile d'en résumer les idées principales, afin de mieux comprendre les annonces et comptes rendus des conférences parus dans la presse. Selon Bernanos, la liberté retrouvée après la guerre est menacée par la technique, le machinisme, la civilisation du Progrès qui asservit l'individu à la collectivité, le rend dépendant de la bureaucratie étatique et menace la démocratie en instaurant une dictature économique, le règne du matérialisme. Alors, la liberté, pour quoi faire ? comme l'écrivait déjà Lénine. « Oh ! il ne s'agit pas de détruire les machines, il s'agit de relever l'homme c'est-à-dire de lui rendre, avec la conscience de sa dignité, la foi dans la liberté de son esprit. (...) L'humanité tout entière est malade. Il faut d'abord et avant tout respiritualiser l'homme. Pour une telle tâche, il est temps, il est grandement temps de mobiliser en hâte, coûte que coûte, toutes les forces de l'Esprit. »¹¹ Il s'agit d'arracher les gens, surtout les jeunes et en particulier les chrétiens, à l'acceptation et à la résignation. Si l'Espérance les anime ils pourront exercer leur liberté, et à cet effet l'Eglise catholique a un grand rôle à jouer. « La tyrannie n'est pas derrière nous, elle est devant nous, et il nous faut lui faire face, maintenant ou jamais. »¹²

⁹ Voir A. CLAVIEN, H. GULLOTTI et P. MARTI, « *La province n'est plus la province* »..., p. 229.

¹⁰ Voir Georges BERNANOS, *La liberté, pour quoi faire ?*, Paris, 1953 ; *La liberté, pour quoi faire ?*, éd. Pierre Gille, Paris, 1995 ; *Essais et écrits de combat*, éd. Michel Estève et alii, Paris, Pléiade vol. 2, 1995, pp. 1259-1393.

¹¹ *La liberté, pour quoi faire ?*, éd. Pierre Gille..., pp. 111-112.

¹² *La liberté, pour quoi faire ?*, éd. Pierre Gille..., p. 126.

Après Lausanne et Fribourg, c'est donc au Locle que Bernanos commence sa tournée cantonale mardi 21 janvier 1947. La semaine précédente, la conférence prévue à 20h15 à la Salle des Musées est annoncée à plusieurs reprises dans le quotidien local, la *Feuille d'avis des Montagnes. Journal du Locle*, accompagnée (les 14 et 18 janvier) d'une brève présentation anonyme :

« Pour sa troisième conférence de la saison, la Société des Conférences a eu la bonne fortune de pouvoir faire appel à M. Georges Bernanos, l'écrivain catholique dont les écrits ont été si remarquables par leur énergie et leur non-conformisme de bon aloi ; à l'heure où le machinisme et le pseudo-progrès scientifique tendent à rendre l'humanité toujours plus matérialiste, M. Bernanos est un des rares écrivains qui osent se dresser au nom des valeurs spirituelles. A notre époque tragique, où l'homme devient de plus en plus l'esclave de la machine (cette abominable idole du XX^e siècle), le conférencier vient nous donner une définition de la liberté pour laquelle son pays a tant lutté au cours de l'histoire, de cette liberté qui fait la valeur de la vie humaine et pour laquelle il nous invitera à lutter avec lui.

La population locloise ne peut rester indifférente ni à ce problème social de la civilisation moderne, ni à la personnalité du conférencier.

Un public nombreux doit venir montrer à M. Bernanos que ce mot de liberté ne laisse pas indifférents les habitants de notre pays. »

Mercredi 22 janvier, lendemain de la conférence, le même journal publie un long compte rendu sous la plume de son rédacteur en chef, Jean-Auguste Haldimann, futur préfet des Montagnes neuchâteloises. Tout en louant les qualités d'orateur et la grande culture de l'écrivain, il s'avoue déçu, lui reproche son pessimisme et même son cynisme. Il aurait souhaité qu'un tel homme de foi propose un remède à la situation qu'il dénonce avec une force et une lucidité louables : « Nous attendions de M. Bernanos autre chose qu'une démission devant le moment présent. » Placer son espoir dans la jeunesse ne suffit pas.

Un autre compte rendu paraît jeudi 23 janvier dans *L'Effort*, organe du Parti progressiste national bien implanté dans le haut du canton. Il est signé P. C., c'est-à-dire Paul (?) Colomb, lequel se dit frappé, intéressé, mais pas ému par la peinture que Bernanos fait de la civilisation actuelle. A ce « justicier sévère de notre époque » il reproche aussi, comme Haldimann, de ne pas présenter de solution aux problèmes qu'il décrit. Il conclut toutefois sur une note optimiste : « Son appel pathétique pour la liberté contre l'esclavage

moderne (...) ne sera pas – espérons-le – un cri lancé dans le vide. Non, cela n'est pas possible. »

Dans son *Rapport d'activité-Saison 1946-1947*, François Faessler, président de la Société des conférences, ne se montre pas non plus très convaincu : « Exposé vigoureux et souvent outré en faveur de la liberté individuelle et contre le machinisme que l'auteur rend responsable de toutes les calamités de notre pauvre temps. »¹³

Avant de quitter La Mère commune, relevons encore la phrase écrite par Bernanos dans le « Livre d'or » de ladite société : « A mes si bienveillants et indulgents amis du Locle où j'ai eu le plaisir de retrouver le frère et le souvenir de mon cher Albert Béguin. »¹⁴

Après son passage au Locle, Bernanos se rend à Couvet, invité par la Société d'Emulation qui est membre de l'Association suisse des conférences de langue française. Henri Guillemain et Albert Béguin en ont été les hôtes¹⁵. La conférence, mercredi 22 janvier à 20 h. à la Salle grise de l'Hôtel communal, est annoncée plusieurs fois dans le *Courrier du Val-de-Travers*, parfois accompagnée de sa photo et – le jour même – de la présentation que voici :

« Le puissant romancier de *Sous le Soleil de Satan*, le pamphlétaire des *Grands cimetières sous la lune*, de *La Grande Peur des bien-pensants* est de ceux dont, à notre époque anxieuse, l'on a le plus besoin d'entendre la voix, bien qu'elle ne soit guère rassurante. (...) « La liberté, pour quoi faire ? » C'est le mot de Lénine. Dans une méditation conquérante, Georges Bernanos répond, au nom de cette liberté bafouée et méprisée, que les systèmes économiques, politiques, etc. posent mensongèrement les problèmes et que leurs solutions ne valent rien. Il n'y a plus des, mais un problème, et c'est celui de la liberté. Il traîne ainsi toute la civilisation moderne devant le tribunal des consciences. »

¹³ La Chaux-de-Fonds, Bibliothèque de la Ville, Archives d'associations, Fonds manuscrits, cote Ms-104.818.

¹⁴ Fonds manuscrits, cote Ms-104.818. La signature d'Albert Béguin figure en date du 22 mars 1944. Son frère Pierre Béguin (1903-1978), journaliste et éditorialiste, a été longtemps correspondant de presse à Berne, notamment pour *La Liberté* et le *Journal de Genève*. Nommé rédacteur en chef de la *Gazette de Lausanne* en 1946, il en assumait la direction de 1959 à 1966. Quant à Henri Guillemain, il a laissé un mot lors de trois conférences entre 1942 et 1944.

¹⁵ Voir Frédéric Inderwildi et alii, *Histoire des sociétés d'Emulation du Val-de-Travers et du Musée de Fleurier, 1859-2009*, Fleurier, 2009, pp. 22-23.

Dans le même journal paraît le 23 janvier un compte rendu anonyme, où l'auteur approuve largement les propos de l'écrivain: « Si l'on n'y prend garde, le monde risque de perdre la liberté, irrémédiablement, faute d'avoir su s'en servir. C'est pour avoir laissé d'aucuns développer leurs libertés aux dépens de celle des autres que notre régime doit subir de profondes transformations de structure que seuls les jeunes, selon M. Bernanos, sont capables d'entreprendre et de réaliser. » Cet avertissement salutaire vaut aussi pour nous, souligne-t-il avec conviction.

De la conférence il est aussi longuement question dans un livre d'Eugène Porret, le pasteur de Couvet à cette époque, qui a pour titre *Hôtes d'un presbytère*, où il relate les soirées passées en compagnie de théologiens, écrivains et autres personnalités qu'il a eu l'occasion de recevoir, entre autres Karl Barth, Nicolas Berdiaeff, André Maurois, Jules Romains, André Chamson ou encore le peintre Lermite. Un des chapitres s'intitule « Une soirée avec Georges Bernanos »¹⁶. Après l'arrivée de l'écrivain à l'hôtel, accompagné de sa femme, son installation dans la salle (où le siège prévu pour lui derrière la tribune était trop bas et lui cachait la vue du public) et la sympathique évocation du Val-de-Travers qu'il a faite pour commencer, vient la conférence elle-même que Porret résume à grands traits avant de conclure: « Prétendre que Bernanos a emballé ses auditeurs serait trop dire. Il leur avait envoyé quelques bons coups de poing dans l'estomac, et ils s'en allèrent silencieusement, comme s'ils avaient été battus. Peut-être ont-ils surtout retenu ce qui les a choqués et oublié le message spirituel. »¹⁷

La soirée se prolonge chez le président de l'Emulation, le pharmacien Francis Bourquin, dans une ambiance très cordiale. Parmi les invités un autre pasteur neuchâtelois, Edmond Jeanneret, qui remet à Bernanos, très touché, un poème à lui dédié qui s'intitule « Chantal », nom d'un personnage du *Journal d'un curé de campagne* (1936), Chantal d'Ambricourt, précise Porret¹⁸. Une conversation s'engage sur ce roman religieux: le rôle du jeune prêtre dans sa paroisse intéresse naturellement les deux ecclésiastiques. Quand on demande à l'écrivain comment il s'y est pris pour écrire cette œuvre, il évoque la difficulté créatrice, les efforts que lui coûte toujours la page blanche à remplir. Il n'attend pas grand-chose de l'observation, tout étant chez lui pure imagination, inspiration et intuition. Même le paysage

¹⁶ Voir Eugène PORRET, *Hôtes d'un presbytère*, Neuchâtel, 1953, pp. 65-76. L'écrivain Denis de Rougemont est né en 1906 dans ce presbytère, son père Georges de Rougemont étant pasteur.

¹⁷ *Hôtes d'un presbytère...*, p. 68.

¹⁸ La version originale du poème « Chantal » se trouve dans le recueil *Comme dans un miroir*, Neuchâtel, 1943, pp. 7-8. Il a été repris avec plusieurs modifications dans Edmond JEANNERET, *Poésies complètes: version définitive*, Lausanne, 1985, pp. 25-26. Mais, dans la préface de cette édition, Gilbert Vincent indique qu'il s'agit de Chantal de Clergerie, qui représente l'humilité, le sacrifice, la pureté dans deux autres romans de Bernanos, *L'Imposture* (1927) et surtout *La Joie* (1929).

d'Artois qui sert de cadre à l'action est reconstitué d'après ses souvenirs. Bernanos raconte aussi sa visite au général de Gaulle à Colombey-les-Deux-Eglises, puis il explique pourquoi il s'est réfugié au Brésil de 1938 à 1945. Après avoir exprimé son dédain pour l'Académie française et s'être moqué de Claudel qui va bientôt y entrer, il se retire en laissant une forte impression sur ses hôtes par la foi simple et profonde qui l'anime.

Le jeudi 23 janvier, Bernanos parle à l'École polytechnique de Zurich et est invité à dîner chez le professeur neuchâtelois Charly Clerc, titulaire de la chaire de littérature française. Depuis Lausanne le 6 février il le remercie – ainsi que Madame – de l'avoir reçu et de lui avoir fait lire des lettres de leur fils Jacques-Olivier, officier volontaire dans l'armée de l'air canadienne, mort au combat en 1944. Ebranlé par ce témoignage, il exprime sa vive sympathie en des termes qui traduisent bien l'état d'esprit qui est le sien en ces années d'après-guerre et qui transparait aussi dans ses conférences :

« On me croit parfois désespéré, mais c'est parce qu'on ne sait pas où je puise l'espoir ; triste, parce qu'on ne sait pas, on sait encore moins, d'où je tire ma joie. Votre fils bien-aimé doit le savoir depuis longtemps s'il a daigné seulement une fois, du fond de sa merveilleuse paix, penser au vieil ami qui ne l'a jamais connu. Pour moi, je penserai désormais à lui comme à un de ceux, en si petit nombre, dont je me répète sans amertume que je ne suis pas digne, parce que c'est d'eux que je veux tout recevoir, et c'est en eux aussi que je veux mourir, ma pauvre main dans la leur. »¹⁹

Vendredi 24 janvier à 20h15 au Théâtre de La Chaux-de-Fonds, Bernanos est l'hôte de la Société des conférences. A la tête de son comité : Charles Borel, qui est aussi l'un des responsables de l'Association suisse des conférences de langue française dont il deviendra le président en automne 1947²⁰. L'écrivain est présenté la veille par Jean-Marie Nussbaum dans *L'Impartial* sous le titre : « Georges Bernanos ou la défense de la chrétienté ». Le ton n'est pas dithyrambique, c'est le moins qu'on puisse dire. Après avoir rappelé la large audience et le succès qu'ont rencontrés les romans, essais, écrits

¹⁹ Georges BERNANOS, *Correspondance*, éd. Albert Béguin et Jean Murray, t. II, 1934-1948, Paris, 1971, p. 704.

²⁰ Voir La Chaux-de-Fonds, Bibliothèque de la Ville, Archives d'associations, Fonds manuscrits, cote PMS-102.350. Outre Charles Borel, le comité chaux-de-fonnier comprend MM. John Nussbaum, André Tissot, Maurice Favre, Jean-Paul Zimmermann et Jean-Paul Béguin.

politiques, polémiques et religieux, articles de journaux et de revues publiés par Bernanos, Nussbaum enchaîne :

« Partout, il a attaqué, avec une violence qui toucha parfois à la fureur, tout ce qui selon lui caractérise notre siècle et vient s'opposer à la grande tradition de la Chrétienté française. Il a voulu rester seul, ne communiant qu'avec quelques esprits absolus et méprisants qui jalonnèrent l'histoire de son pays, avec "les purs d'entre les purs" qui peuvent précisément être appelés du nom que donna à l'un de ses livres un autre grand héraut du catholicisme français que Bernanos n'aime pas, Léon Bloy: les pèlerins de l'Absolu.

Bernanos mérite le titre, très lourd à porter en notre temps, de Catholique du moyen âge: l'homme est pour lui un être en marche vers le salut éternel. Seul le salut importe, mais toute la vie humaine se trouve formée, conditionnée par cette vision dernière (...).

La place nous manque pour traiter à loisir d'une pensée qui n'est pas toujours claire, malgré ses éclats fulgurants, ses cris et ses emportements. (...) Il arrive parfois qu'en lisant ce génial écrivain, l'un des grands polémistes de ce temps, on se demande tout à coup: "Au fond, qu'est-ce que tout cela signifie?" Il nous le dira lui-même, sans doute!»

Le 25 janvier *L'Impartial* publie un long article intitulé « Quand M. Georges Bernanos parle de la liberté », signé encore Jean-Marie Nussbaum. Celui-ci trouve confirmation des doutes qu'il exprimait dans sa présentation de la veille: « Il serait difficile, comme nous le pensions, de résumer en quelques mots la conférence du grand écrivain catholique français Bernanos, ou de préciser en termes clairs à la raison ce qu'exactement il a voulu dire. » Et de poursuivre avec un compte rendu commenté de ce qu'il a compris de ces propos touffus, qu'il approuve en partie mais qui surtout suscitent en lui beaucoup de questions.

Pour sa dernière conférence dans le canton, mardi 28 janvier, Bernanos est l'hôte de la société d'étudiants de Belles-Lettres à Neuchâtel, qui l'avait déjà invité dix-neuf ans plus tôt.

En effet le mardi 6 mars 1928, à 20h15 à l'Aula de l'Université, il traitait de « La rentrée de Satan dans la littérature ». Une annonce avait paru déjà le 25 janvier dans la *Feuille d'avis de Neuchâtel* sous le titre « Conférences littéraires » :

« Nous apprenons que la société de Belles-Lettres a pris l'heureuse initiative d'organiser cet hiver une série de conférences. Nous aurons l'avantage d'entendre C.-F. Ramuz, qui lira l'une de ses meilleures œuvres, M. Georges Bernanos, dont les deux romans, *Sous le Soleil de Satan* et *L'Imposture*, furent jugés excellents par les plus grands critiques français, et M. René Benjamin, aussi brillant causeur qu'excellent écrivain. »²¹

Nouvelle annonce dans le même journal le 2 mars, ainsi que le 5 avec une brève présentation de l'écrivain, « qui a réintégré le surnaturel dans l'esprit de notre temps et a fouillé avec une précision et une acuité tragiques les âmes que tourmente le démon ». Le lendemain de la conférence est publié un compte rendu signé G. P.²² Il remarque d'abord que pour traiter ce sujet « nul n'était aussi compétent que M. Bernanos, qui pouvait, dans sa causerie, apporter plus que des idées : son expérience et ses émotions. Il l'a fait avec la vie et la sincérité qu'on attendait de l'auteur de *Sous le Soleil de Satan* ». Puis de résumer l'introduction historique à laquelle s'est livré le conférencier soucieux de mentionner les écrivains qui à travers les siècles ont fait une place au Diable, avant qu'il parle de la genèse et de la composition de son premier roman. Et de conclure ainsi sur la pensée de l'auteur :

« Donc Satan existe, il est responsable des fautes et des crimes humains : on cherche en vain à l'éliminer de notre existence. Et si les jeunes gens, qui sortent du conservatoire Gide ou du conservatoire Proust, leur brevet d'immoralisme en main, prétendent que l'homme transgresse la loi morale parce qu'il veut vivre selon ses instincts, cela prouve seulement qu'ils n'ont pas pénétré jusqu'à la racine du mal. Car que seraient des instincts qui, au lieu d'assurer la conservation de l'espèce, contribueraient au contraire à la détruire ?

La solution du problème, en somme, est plus simple : allez jusqu'au fond de l'âme humaine et vous y trouverez certainement Dieu et Satan. »

²¹ D'après ce même journal Charles-Ferdinand Ramuz a lu des extraits de *Passage du poète* mardi 7 février 1928 à l'Aula de l'Université. Compte rendu, mercredi 8 février. S'il est souvent l'hôte de Belles-Lettres à partir des années 1930, René Benjamin n'est pas venu cette année-là, comme le confirme le rapport annuel de la société rédigé par Bizingue. Après avoir évoqué le succès de la théâtrale, il ajoute « que la même société organisa à Neuchâtel deux soirées fort réussies : une lecture de Monsieur C.-F. Ramuz et une conférence de Monsieur Georges Bernanos », *Revue de Belles-Lettres*, 56^e année, 1927-1928, p. 152.

²² Il s'agit de Georges Perrin (1904-1981), licencié ès lettres de l'Université de Neuchâtel, journaliste à la *Feuille d'avis de Neuchâtel* de 1928 à 1930, puis établi à Berne comme rédacteur parlementaire et correspondant de presse. Il était membre de Belles-Lettres.

En post-scriptum, Perrin signale qu'après la conférence l'écrivain a été reçu au local de Belles-Lettres, où il a lu une nouvelle encore inédite.

En 1947, Bernanos s'exprime le 28 janvier à 20h15 à l'Aula de l'Université. Belles-Lettres est devenue membre de l'Association suisse des conférences de langue française, ce qui a déjà valu à Henri Guillemin d'être souvent invité²³. Des annonces paraissent plusieurs fois dans la *Feuille d'Avis de Neuchâtel* et le lendemain c'est un compte rendu élogieux d'A. R., c'est-à-dire André Rodari. Il présente les critiques virulentes de Bernanos contre le machinisme et le matérialisme qui rongent la civilisation et relève la confiance que celui-ci place dans la jeunesse. En introduction et en conclusion, il reprend à son compte l'avertissement plein d'espoir lancé à ses contemporains par le romancier :

« Le cri d'alarme du grand prophète moderne, est-il sûr qu'on l'entendra ? Georges Bernanos, dont la position extrêmement ferme est un garant de clairvoyance, prêche-t-il dans le désert de la résignation, de la docilité et de l'indifférence ?

Nous ne le croyons pas. Même si ses vérités sont dures, voire impitoyables, on se rend compte qu'elles sont la réaction d'un homme lucide que désespère le si facile optimisme dont le monde est engorgé. (...)

Ce n'est que par une révolution spirituelle, par une explosion de toutes les forces de l'esprit qu'on le sauvera.

Georges Bernanos a entrepris cette libération pour sa part. En essayant d'ouvrir les yeux, de stimuler les imaginations, il est bien loin de faire acte de pessimisme. Tout au contraire, son appel nous est apparu comme un signe d'espérance qu'il adresse et répète avec insistance à un monde qu'il connaît et dont la misère l'émeut. »

Pour conclure, quelques remarques s'imposent sur l'accueil qu'ont reçu les conférences de Bernanos en Pays neuchâtelois.

Partout elles ont été annoncées en termes positifs, comme un événement extraordinaire, le privilège d'entendre un écrivain célèbre dont les œuvres jouissent d'une grande réputation, un véritable prophète des temps modernes. D'où les appels lancés au public dans la presse pour qu'il ne manque pas l'occasion de venir le voir et l'écouter. Il y a donc une attente, une sorte d'impatience, la conviction qu'il s'agira d'une soirée mémorable.

²³ Voir A. CLAVIEN, H. GULLOTTI et P. MARTI, « *La province n'est plus la province* »..., pp. 150-152 et Adrien WYSSBROD, *Belles-Lettres Neuchâtel. Un acteur social en Suisse romande (1918-1957)*, Neuchâtel, 2013, pp. 103-111.

Mais la déception est parfois à la mesure des espérances. En terre protestante, républicaine, proche de la France géographiquement et moralement, on peut avoir quelque méfiance à l'égard d'un écrivain catholique, royaliste, longtemps lié à l'extrême droite, de surcroît exilé pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce qui est reproché à Bernanos n'est cependant pas de nature politique ou religieuse. Au Locle, Jean-Auguste Haldimann dans la *Feuille d'avis des Montagne* et Paul (?) Colomb dans *L'Effort* le trouvent bien pessimiste et déplorent qu'il ne propose pas de remède pour guérir notre société moderne, malade du machinisme. A La Chaux-de-Fonds, Jean-Marie Nussbaum, dans *L'Impartial*, estime que la pensée de l'écrivain n'est pas toujours claire et qu'on peine à comprendre où il veut en venir. De leur côté, les journalistes du *Courrier du Val-de-Travers* et de la *Feuille d'avis de Neuchâtel* reprennent ses propos sans formuler de critique : ils partagent son inquiétude et approuvent son engagement courageux.

On comprend mieux certaines réactions quand on se réfère aux exordes de quelques conférences qui ont été conservés et publiés par Albert Béguin²⁴. On n'y trouve pas ceux que Bernanos avait peut-être destinés à ses auditeurs neuchâtelois, mais à part ses impressions sur les paysages entrevus et quelques flatteries à l'adresse des gens du lieu, il devait s'agir de semblables propos.

De ce qu'il a dit à Genève, Porrentruy, Bienne et Leysin, on retiendra qu'il s'est partout défendu d'être un conférencier, ou plus précisément de tenir une conférence littéraire car il n'écrit plus de romans. Par conséquent, n'ayant pas à charmer ou à séduire de potentiels lecteurs, il va au contraire prendre le risque de troubler, choquer, scandaliser, voire blesser son auditoire, en revendiquant une sincérité totale. Il est au service de ses idées et non l'inverse, quitte à se laisser emporter par elles. Son but est d'avertir, prévenir des dangers qui menacent le monde, ou plutôt qui sont en germe dans le monde, et chaque fois il en appelle aux jeunes qu'il exhorte à faire face et à se mobiliser.

Philippe TERRIER

Adresse de l'auteur : Rue de Saint-Nicolas 1, 2000 Neuchâtel

²⁴ On les trouve en appendice, sous le titre « Confidences aux auditeurs... », dans les éditions de *La liberté, pour quoi faire?* mentionnées plus haut à la note 10.